JOSÉ-MARIA DE HEREDIA 1842–1905

Pégase (extraits)

Voici le monstre ailé, mon fils — lui dit la Muse —
Sous son poil rose court le beau sang de Méduse ;
Son œil réfléchit tout l'azur du ciel natal,
Les sources ont lavé ses sabots de cristal,
À ses larges naseaux fume une brume bleue
Et l'Aurore a doré sa crinière et sa queue…

Flatte-le, parle-lui. Dis-lui : « Fils de Gorgo,
Pégase ! écoute-moi : mon nom, Victor Hugo,
Vibre plus éclatant que celui de ta mère ;
Mieux que Bellérophon j'ai vaincu la Chimère…
Ne me regarde pas d'un œil effarouché ;
Viens ! Je suis le dernier qui t'aurai chevauché.
Par le ciel boréal où mes yeux ont su lire,
Ton vol m'emportera vers la céleste Lyre ;
Car mes doigts fatigués, sous l'archet souverain,
D'avoir fait retentir l'or, l'argent et l'airain,
Veulent, à la splendeur de la clarté première,
Faire enfin résonner des cordes de lumière !… »
……

… Il renâcle, il s'ébroue, il hennit, et ses crins
Se lèvent ! C'est l'instant. Saute-lui sur les reins !
Déjà l'aile éployée en un frisson de plume
Palpite dans la nuit où Sirius s'allume ;
Pars ! Tu l'abreuveras au grand fleuve du ciel
Qui roule à flots d'argent le lait torrentiel…
……
Enfonce le zénith et, riant de l'abîme,
Monte plus loin, plus haut, dans l'azur plus sublime !
Que l'envergure d'or du grand Cheval ailé
Projette une ombre immense en l'éther étoilé
Et que son battement d'ailes multicolore

Fasse osciller la flamme aux astres près d'éclore.
Monte ! Pousse plus haut l'essor de l'étalon
Vertigineux ! Va, monte ! Et, battant du talon
Le monstre que ton bras irrésistible dompte,
Monte encore, toujours, éternellement ! Monte !